

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 29 ET DIMANCHE 30 NOVEMBRE 2014



Le « cours classique » a-t-il existé ?

GEORGES LEROUX

Depuis leur fermeture en 1967, les collèges classiques n'ont cessé de voir croître leur légende. Ceux qui les ont connus en conservent un souvenir ému, mais ne souhaiteraient pas les restaurer. Ceux qui ne les ont pas connus pensent souvent qu'ils ont été privés de l'essentiel. Entre la nostalgie d'une institution d'élite et l'évolution vers un modèle démocratique, le choix paraît aisé. Mais que sait-on au juste de leur histoire? Est-il possible de reconstruire à travers cette histoire les valeurs que ces collèges véhiculaient? Ces questions reposent en partie sur une prémisse: le « cours classique » aurait constitué une sorte d'invariant, qu'on pourrait retrouver dans les nombreux établissements qui l'ont offert pendant deux siècles. Aux yeux de plusieurs historiens, cette prémisse ne tient pas la route.

Les études regroupées dans *Le collège classique pour garçons* concluent plutôt qu'au cours de sa longue histoire, le « cours classique » n'a cessé de varier et, même si une sorte d'idéal type s'est maintenu d'un lieu à l'autre, les différences sont plus importantes que l'unité d'un modèle idéalisé. « Plus complexe, plus changeant », affirment les historiens, en rupture avec l'image monolithique du passé. Un thème récurrent illustre leur lecture: les variations considérables entre un cours centré sur l'humanisme classique, nourri de la culture antique, et un autre d'abord désireux de former pour les métiers du commerce. Déjà, dans ses grandes études sur les collèges des jésuites, François de Dainville avait signalé la résistance de plusieurs villes européennes à l'établissement de ces collèges sur leur territoire: on n'avait pas besoin d'une éducation fondée sur les arts de la robe destinée d'abord aux prêtres et aux avocats. Ce débat a eu cours au Québec, et on le retrouve ici analysé avec toute la précision d'une recherche rigoureuse.

Vers une histoire sociale des collèges

Ces études se concentrent sur cinq établissements: le collège de Nicolet (1803), le collège

des Sulpiciens à Montréal (1773), le séminaire de Saint-Hyacinthe (1811), le collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière (1829) et le collège de Sherbrooke (1857). Le fait de ne pas présenter les collèges jésuites, même si tous les établissements se fondent à divers degrés sur leur programme éducatif, le Ratio Studiorum de 1599, permet en effet d'étudier de près des établissements qui étaient auparavant poussés à la marge. Dirigés par des prêtres séculiers, ces collèges reflètent une réalité très différente de celle des collèges jésuites de Montréal et de Québec. Centrés sur la formation d'une élite locale, ils se révélèrent souvent plus sensibles à la nécessité d'une adaptation au monde moderne. On trouvera ici des figures fascinantes, comme cet abbé Chartier, auteur d'un abrégé hostile au Ratio des jésuites, ou encore le curé Painchaud de Sainte-Anne. Ces pionniers de l'éducation collégiale travaillaient chacun dans leur coin, le ministère de l'Éducation n'existait pas encore et l'influence des diocèses était prédominante. En 1950, le réseau des collèges québécois comptait 58 établissements répartis sur tout le territoire. Ce grand déploiement ne doit pas faire oublier que dans les meilleures années ce n'était jamais que 6 % de la cohorte qui les fréquentaient.

Qualifiés de « citadelles nationales » par Étienne Parent, les collèges étudiés ici présentent un portrait sociologique très sédimenté. La provenance de milieux populaires en région fait contrepoids à la bourgeoisie des collèges métropolitains. Cette mixité sociale semble aller de pair avec une offre éducative plus diversifiée. Les auteurs portent également un regard attentif sur les collèges comme milieux de vie communautaires, autant pour les élèves que pour les personnels gravitant autour des enseignants religieux. Le recrutement des prêtres y demeure toujours important, nombre de collèges étant de fait des séminaires, et la promotion des idéaux de la vie religieuse s'y heurte aux nécessités de former une relève dans les nouveaux métiers des affaires. La formation



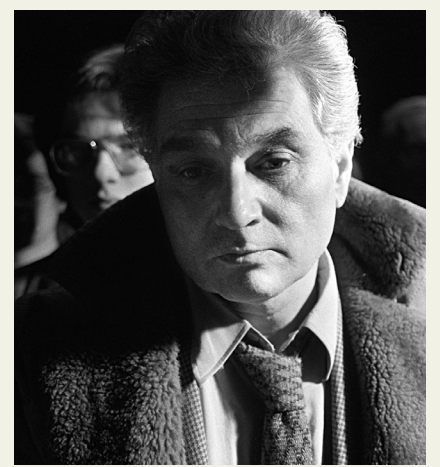
Le collège classique pour garçons



VOIR PAGE F 5 : CLASSIQUE



SOURCE FIDES



Jacques Derrida
dix ans après sa
mort Page F 4



Souvenirs
de jeunesse
Saramago Page F 5

James Patterson
à la défense
des librairies
américaines

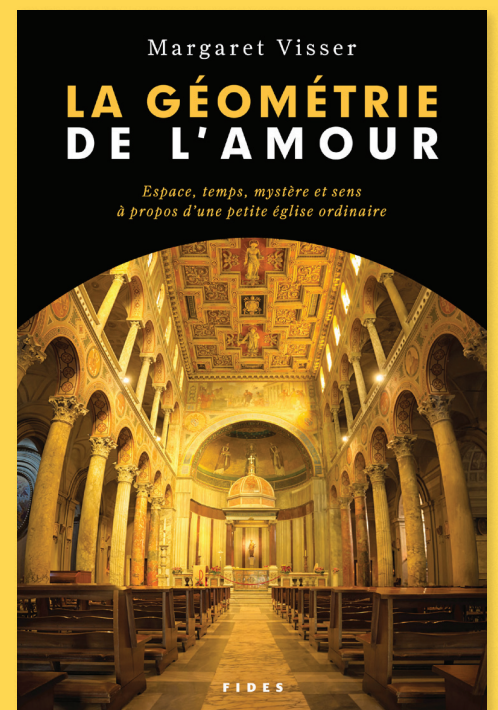
Les temps sont durs pour les libraires américains. Alors que les États-Unis comptaient pas moins de 10 000 librairies dédiées il y a 20 ans, « il y en a moins de 3000 » aujourd'hui, déplore l'auteur à succès James Patterson. Le père de la série Alex Cross, dont les livres s'écoulent à plusieurs millions d'exemplaires, a récemment lancé une pétition demandant au président Obama de se saisir des questions touchant le livre et la lecture chez les jeunes. Les citoyens sont aussi encouragés à écrire à leurs élus. « Nous nous trouvons à un moment charnière de l'histoire. La démocratie dépend d'un électorat qui peut lire et penser de manière critique », insiste le romancier.

Un adolescent américain moyen regarde plus de trois heures par jour de divertissements vidéo, mais ne lit que huit minutes par jour, selon lui.
Le Devoir



Margaret Visser

Que dit une petite église
sur une grande civilisation ?



Nouveauté
29,95\$ • 392 pages

FIDES

LIVRES

POÉSIE

Benoit Jutras exalté

La nuit porte les poètes à une forme de délire aux images tortueuses

HUGUES CORRIVEAU

« *Demain encore, je serai une idée sainte, perdue entre les mondes.* » Sans crier gare, nous voilà entraînés par Benoit Jutras parmi les décombres d'une pensée souffrante qui malaxe les images jusqu'aux confins. Troublante *Outrenuit* que celle-ci! Mystérieuses exhortations afin de « *prier comme une laidleur chauve* », pendant la *Nuit sur le mont Chauve de Moussorgski* peut-être. Si ce n'est sur le mont Tabor pour une transfiguration au moment de lire les épîtres, les psaumes ou autres textes sacrés qui parsèment ce recueil aux facettes multiples.

La démultiplication de l'identité se fait sous une obscure luminescence, « *celle-là du soleil mangé et de l'outrecorps, celle-là du refus* ». Au moment où on assiste à la fragmentation de l'identité elle-même, à l'obsolescence de la conscience claire de soi, nous comprenons que « *la nuit est un sein qui boit le sens de [sa] vie* ».

Outresoi

On ne peut s'empêcher de penser au poète Marcel Labine dans l'obsession du classement qui se dégage de cette quête soutenue et musicale, dans cette volonté de faire le tour d'un territoire, ici celui d'un moi effiloché, fracturé.

Dans *Traité*, Jutras accumule une série d'admonesta-

tions qu'il s'adresse à lui-même: « *Sois le mémorial, l'orage atone, le confesseur, l'ossuaire, l'adoré. [...] Sois chacune de tes vies jusqu'à la bouche. Sois la cendre heureuse.* » Incitations noires comme des magies métamorphiques.

Alors le poète convie les opprimés pour mieux apparenter le Benoit qu'il est à l'« *idiot homo juif* » marqué de l'« *étoile jaune* », au « *Nègre* », ce « *Jutras chemise lambeaux à chaque poème* ». Il en appelle aux auteurs russes, à Bataille, Rimbaud, Artaud, et pourquoi pas à Bilal... et pourquoi pas aux goulags de Kolyma? Pourquoi pas, en effet, tous les opprobres et les condamnations pour le rachat de soi, face aux autres et à soi-même? Parce que cela se dit « *comme une phrase pour pénitent* ». « *Je suis la pulpe et l'aveu* », avoue-t-il, « *j'ai le mal de la fleur commune / j'ai du froid le savoir exact / pour rêver juste* ».

Benoit Jutras, poète « *tombé de la maison d'aimer* », nous donne un livre très fort, exigeant, mais pénétrant, qui met la langue en demeure de se briser, de pénétrer dans les arcanes incandescents de l'inquiétude et du désir.

Collaborateur
Le Devoir

OUTRENUIT

Benoit Jutras
Les Herbes rouges
Montréal, 2014, 130 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Un drôle d'oiseau à Val-d'Or

CHRISTIAN DESMEULES

C'était un enfant pas comme les autres, Jonas. Lui qui à dix-huit ans en avait l'air de douze, jeune violoniste prodige qui a arrêté la musique à quinze ans et qui ne ressemblait en rien à ses frères. Un « *drôle d'oiseau* », assurément, dans le Val-d'Or des années 1960.

Dès lors, la narratrice de *Jonas de mémoire* se souvient. De sa propre enfance en Abitibi et de ce petit voisin, Jonas Perrault, fils d'un électricien. Lui qui va cinquante ans plus tard découvrir la vérité sur sa naissance et ses origines. À savoir qu'il est en réalité le fils naturel d'une jeune Juive immigrée à Montréal à la fin des années quarante, partie de la Transylvanie roumaine. Et ce dont elle ne se souvient pas ou qu'elle ignore, elle enquête ou elle le projette — elle invente, autrement dit. Car « *des voix il en faut pour dire l'histoire détournée qui est aussi la mienne la nôtre, s'attache à moi nous lie à elle* ».

Des années plus tard, au hasard de révélations tardives de la sage-femme qui avait aidé à le mettre au monde, Jonas, ayant abandonné il y a longtemps déjà la foi catholique, retrouve l'un de ses oncles biologiques et décide de vivre avec lui en juif pratiquant, « *pour goûter connaître la loi dans ma chair à chaque heure de la vie* ».

Re-création

« *Il faut écrire l'histoire à partir de presque rien bribes fragments récits inachevés commencés n'importe où...* » À partir de visions et de ra-



Élevé en Abitibi dans une famille catholique, Jonas choisit de vivre en juif pratiquant en découvrant ses origines. Photo tirée du livre *À la découverte du Montréal yiddish* de Chantal Ringuet (Fides).

contars au sujet des origines et de la naissance de Jonas Perrault, qu'elle mêle aussi à des souvenirs qui lui sont propres et à ses obsessions singulières pour le judaïsme, mais sans pouvoir lever tous les mystères, Anne Elaine Cliche compose un flux narratif qui avance à tâtons vers son but: « *on invente comme on peut l'enfance de Malka des Carpatas* ».

L'arrivée de la famille en 1948 par bateau, son installation à Montréal, les fugues

mystérieuses de la jeune fille, Malka Friedman, qui donnera bientôt naissance à dix-huit ans à Yona (enfant trouvé ensuite dûment baptisé Jonas

par sa famille catholique), sa volonté répétée de « *partir* », de ne « *plus en être* » et de se libérer de la condition juive.

Née à Val-d'Or en 1959, professeure à l'université, auteure de *La pisseuse* (Tryptique, 1992, Grand Prix du livre de Montréal), de *Rien et d'autres souvenirs*, de *Mon frère Ésaï* (XYZ, 1998 et 2008),

Anne Elaine Cliche poursuit dans *Jonas de Mémoire* un travail de mémoire, d'autobiographie voilée et de commentaire amorcé auparavant.

Une intéressante tentative de re-création du passé, une exploration sensible et aigüe d'une mémoire enfouie qui donne une voix aux identités juives au sein de notre société.

Collaborateur
Le DevoirJONAS DE MÉMOIRE
Anne Elaine Cliche
Le Quartanier
Montréal, 2014, 232 pages

* * * * *

Salon
DES
Beaux Livres

..... ◆

DÉCOUVREZ LA PLUS BELLE SÉLECTION
DE LIVRES CADEAUX!

◆ ◆ ◆ ◆ ◆

3^e
édition

★ JUSQU'AU 11 JANVIER 2015 ★

* * * * *

Librairie
Monet

Galleries Normandies • 2752, rue de Salaberry, Montréal (QC) H3M 1L3
Tél. : 514-337-4083 • librairiemonet.com • monet.leslibraires.ca
Sortie 4 / Autoroute 15 / Angle de Salaberry • Vaste stationnement gratuit

Félicitations à la poète
Monique Deland

membre nouvellement admise de
l'Académie des lettres du Québec

« Assieds-toi et écoute ;
j'ai ton histoire à raconter. »

Noroit
www.noroit.com

AKI SHIMAZAKI

LEMÉAC • ACTES SUD

Azami

Liste préliminaire des Prix des libraires du Québec 2015

« Épurée, limpide et évocatrice, l'écriture d'Aki Shimazaki
charme à tout coup. »

Josée-Anne Paradis, *Les libraires*

Société de développement
des entreprises
culturelles
Québec

514 524-5558 lemeac@lemeac.com

LITTÉRATURE

LA VITRINE



ROMAN ILLUSTRÉ JEUNESSE

LE VOLEUR DE SANDWICHS
Patrick Doyon et André Marois
La Pastèque
Montréal, 2014, 160 pages

Mais qui donc vole les sandwichs dans la boîte à lunch du petit Martin à l'école? Le gros Robin? Benjamin le fatigant? La pauvre Marie? Ou, pire encore, la bien nommée M^{me} Tzatziki, enseignante dans cette école située sans l'ombre d'un doute sur un Plateau près de chez vous et où les lunchs, un tantinet bobo, faits par une mère qui semble l'être tout autant, se retrouvent ici au cœur d'une intrigue amusante? Sans prétention, mais avec habileté, une jolie narration et surtout un sens aigu de l'esthétique, Patrick Doyon au crayon et André Marois au texte signent avec cette histoire de voleur un récit ludique efficace et bien ficelé où, bien sûr, les apparences sont trompeuses et où les évidences peuvent en cacher d'autres. C'est raffiné comme un sandwich aux légumes grillés avec humus de lentilles orange, et surtout, ça n'a finalement pas d'âge pour être consommé.

Fabien Deglise



LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

LE PETIT BANC DE BOIS
LECTURES LIBRES 1985-1999
Jean-Pierre Issenuth
Nota Bene
Montréal, 2014, 484 pages

Jean-Pierre Issenuth (1947-2011) était habité par la conviction que la littérature était d'importance moyenne. À d'autres, le «*frénétisme littéraire*», les grandes manœuvres, l'écume au bord des lèvres les soirs de lancement. À sa manière, il répondait par une «*opposition [sans bruit] à la société du spectacle littéraire*». En ce sens, loin d'une attitude de vénération, Issenuth pouvait entretenir une distance critique envers la chose littéraire. Lecteur minutieux, contemplateur actif, chercheur d'infini, l'homme avait aussi la passion du dehors. Passion dont témoignent ses carnets (comme *Le cinquième monde* ou *Chemins de sable*, Fides, 2009, 2010), où se mêlent avec un certain bonheur l'effacement «*petit rien*», le banal rempli de sens et le dilettantisme littéraire. Paru d'abord chez Trait d'union en 2003, le Centre d'études Hector-De Saint-Denis-Garneau et les éditions Nota Bene ont eu la bonne idée de rééditer *Le petit banc de bois* («*Tout Issenuth est dans le titre et le sous-titre de ce recueil*», écrit justement Yvon Rivard qui en signe l'introduction), un recueil de critiques (surtout de poésie) parues dans la revue *Liberté*, dans *Le Beffroi* et — durant une période trop brève — dans *Le Devoir*. Franc-tireur de la critique, souvent «*divergent*», voire «*délinquant*», c'est de cette exigence libre dont témoignent la plupart des textes d'Issenuth qui revivent ici.

Christian Desmeules



ROMAN

STRIP-TEASE
Georges Simenon
Le Livre de poche
Paris, 2014, 256 pages

À l'occasion du 25^e anniversaire de la mort de Georges Simenon (1903-1989), Le Livre de poche publie, en une édition spéciale dont le sympathique petit format a la grandeur d'une main, cinq des plus célèbres «romans durs» (c'est-à-dire sans l'inspecteur Maigret) du grand écrivain. D'abord paru en 1958, *Strip-tease* se déroule principalement dans un cabaret d'effeuilleuses, à Cannes. Céline, 32 ans, y travaille comme danseuse et ambitionne de mettre le grappin sur le propriétaire, dont elle est la maîtresse frustrée. Une nouvelle venue, aguichante grâce à son air candide, vient toutefois contrecarrer ses plans. Dans l'admirable style sobre et direct qui est le sien, Simenon raconte avec force l'énergie trouble qui anime les personnages de ce glauque univers. Tragédie réaliste d'inspiration existentialiste, ce roman témoigne du génie littéraire de ce prolifique écrivain.

Louis Cornellier



LOISEL ET TRIPP

Rencontre

autour du 9^e volume de «Magasin général»
Notre-Dame-des-Lacs

Animation : Sylvain Cabot

SAMEDI 6 DÉCEMBRE À 14 H

Librairie Monet

Galeries Normandie, 2752, rue de Salaberry, Montréal (QC) H3M 1L3
Réservations : 514 337-4083 ou evenements@librairiemonet.com

Librairie Monet

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Histoires d'Éros et de Thanatos

CHRISTIAN DESMEULES

C'est un ancien soldat en Érythrée installé à Montréal, qui est hanté par ses souvenirs de la guerre, de tranchées, par la mémoire de ses camarades tombés au combat (*L'homme au fond du trou*). C'est un homme planqué, devenu concierge, ancien tortionnaire sous la dictature militaire en Argentine, qui se souvient sans remords de ses crimes: «*C'est un métier comme un autre. Un peu plus sale, sans doute. Puis on s'habitue à tout.*» (*La jeune fille et la main*)

Ou c'est un couple chilien ravagé par le coup d'État de Pinochet en 1973, son flirt rapproché avec la mort et son exil sans retour au Canada (*Orfeo en Chile*). C'est aussi une fillette et son père cachés dans un conteneur sur un cargo en route vers le Canada, les prières impuissantes

d'une petite sorcière devant l'absurdité du réel et l'hostilité des autres passagers clandestins (*Paradis perdu*). Un clochard de Montréal qui se rappelle le face-à-face qui aurait pu lui être fatal avec des Tontons macoutes en Haïti, puis sa rencontre furtive avec l'envoûtante et sensuelle veuve qui l'avait ramené à la vie (*Quand on laisse un fou raconter une bonne histoire...*)

Un tueur à gages, meurtri et amoureux de littérature romantique, nous raconte: «*J'en ai saigné beaucoup, des semblables. Ces êtres brutaux et indignes me rappelaient trop les soudards de mon adolescence. Pas un ne méritait une seconde chance. Pas un homme d'ailleurs ne mérite d'exister sur cette terre. Leur cœur est vicié, pourri à la racine.*» (*Le poète*)

Un narrateur enragé, engagé et vociférant rédige un petit traité dans lequel il revisite certains épisodes clés de l'histoire du monde où, selon lui, le diable serait intervenu (*L'adversaire*).

Des contes? Peut-être. Le genre nous pousse à chercher une sorte de morale à ces histoires, à leur prêter une finalité, une intention. Olivier Demers, qui enseigne la philosophie au collégial, avait signé il y a deux ans un premier roman, *L'hostilité des chiens* (Triptyque, 2012), qui racontait, sous forme de carnets trouvés, la dérive d'un chômeur graphomane et misanthrope dans un quartier populaire de Montréal, ses «*sporadiques envies de meurtre*».

On pourra lire dans ses solides *Contes violents* une exploration de la banalité du mal, qui existe à l'état de

germe en chacun de nous. Jamais loin non plus de cet autre versant de la passion, désir de sexe ou de liberté. C'est cette vieille et indépassable histoire d'Éros et de Thanatos, qui s'emboîtent comme les deux parties d'un tout.

Embusqués dans une ville étrangère, agents en dormance, anciens terroristes, lourds d'un passé qu'ils essaient toujours de fuir ou qui les rattrape, pour la plupart des personnages qui traversent les douze nouvelles de ces *Contes violents*, la fuite est impossible. La chose est en eux, près d'eux, depuis longtemps et pour toujours.

Collaborateur
Le Devoir

CONTES VIOLENTS

Olivier Demers
Triptyque
Montréal, 2014, 180 pages

BANDE DESSINÉE

Dans la tête du conservatisme

Un bédéiste engagé mène la charge contre le néolibéralisme

FABIEN DEGLISE

Tout est dans tout, c'est bien connu, y compris face à l'adversité. La crise économique de 2008 n'aura été finalement que la conséquence prévisible de la montée en flèche dans les années précédentes d'un conservatisme un peu crasse, d'un néolibéralisme à saveur hyperindividualisante qui, en érodant le sens du groupe au profit de l'intérêt individuel, porte désormais atteinte de manière irréversible au vivre-ensemble.

Voilà en substance la thèse, habilement mise en image par Darryl Cunningham, dessinateur britannique plus qu'engagé, dans *L'ère de l'égoïsme*, petit bijou de réflexion, de subversion et de vulgarisation qui passe en revue les fondements du drame économique et social des temps présents, comme pour mieux chercher à l'enrayer.

L'œuvre est précise, concise et particulièrement bien documentée. Elle s'ouvre sur la vie et la pensée d'Ayn Rand, guide spirituelle et idéologique, avec des romans comme *La source vive* (Plon, 1943) et *La grève* (Belles Lettres, 1957), d'une frange libertarienne et conservatrice de la classe politique et

économique américaine — et même canadienne —, pour mieux passer ensuite au crible les conséquences déléteres d'un nouvel égoïsme sur les institutions publiques et sur les marchés. C'est un résumé.

Le projet de Cunningham, à qui l'on doit déjà une autopsie de la «*science business*» (*Fables scientifiques*, Ça et là, 2012) et une autre de la maladie mentale (*Fables psychiatriques*, Ça et là, 2013), est ambitieux. Il devient aussi, en 240 pages, très limpide et lucide en exposant, à travers des faits plutôt que des généralités, l'hypocrisie des banquiers, l'indolence des gouvernements, mais surtout la grande fatalité avec laquelle l'humanité semble aujourd'hui appréhender le présent, en oubliant, dit-il, que si l'homme vient des hommes — et des femmes aussi —, l'inverse, forcément, peut également être vrai.

Le Devoir

L'ÈRE DE L'ÉGOÏSME
COMMENT LE NÉOLIBÉRALISME
L'À EMPORTÉ

Darryl Cunningham
Ça et là
Bussy-Saint-Georges, 2014,
240 pages



SOURCE ÇA ET LÀ

Planche tirée de *L'ère de l'égoïsme*

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENT NB DE SEMAINES

Romans québécois		
1	Les héritiers du fleuve • Tome 4 1931-1941	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean -/1
2	Le gazon... toujours plus vert chez le voisin?	Amélie Dubois/Les Éditions réunies 1/3
3	Les années de plomb • Tome 4 Amours de guerre	Jean-Pierre Charland/Hurtubise -/1
4	Violence à l'origine	Martin Michaud/Goélette 2/3
5	Lit double • Tome 3	Janette Bertrand/Libre Expression 3/6
6	La veuve du boulanger	Denis Monette/Logiques 5/10
7	La vie sucrée de Juliette Gagnon • Tome 2	Nathalie Roy/Libre Expression 4/3
8	Survivre! Survivre!	Michel Tremblay/Leméac 6/3
9	Malphas • Tome 4 Grande Liquidation	Patrick Senécal/Alire 7/10
10	Dix petits hommes blancs	Jean-Jacques Pelletier/Hurtubise 8/2

Romans étrangers		
1	Le siècle • Tome 3 Aux portes de l'éternité	Ken Follett/Robert Laffont 2/8
2	Terrible trafic	Kathy Reichs/Robert Laffont 1/5
3	Une main encombrante	Henning Mankell/Seuil 4/4
4	Georgian • Tome 3 Si vous m'embrassez	Sylvia Day/Flammarion Québec 3/3
5	Cher John	Nicholas Sparks/Michel Lafon 5/2
6	Arrêtez-moi	Lisa Gardner/Albin Michel 7/5
7	Les neuf cercles	Roger Jon Elory/Sonatine 6/5
8	Juste une fois	Alexandre Jardin/Grasset -/1
9	Le ver à soie	Robert Galbraith/Grasset 10/5
10	Le poison d'amour	Éric-Emmanuel Schmitt/Albin Michel -/1

Essais québécois		
1	Jean-François Lépine, sur la ligne de feu	Jean-François Lépine/Libre Expression 1/5
2	Une histoire philosophique de la pédagogie • Tome 1	Normand Baillargeon/Poète de brousse -/1
3	Les acteurs ne savent pas mourir	Alain Vadeboncoeur/Lux 2/7
4	Chroniques des années molles	Normand Baillargeon/Leméac -/1
5	Ici était Radio-Canada	Alain Saulnier/Boréal 3/3
6	Confessions post-référendaires. Les acteurs...	Chantal Hébert/Jean Lapierre/Homme 4/12
7	Nos amis, les politiciens	Vincent Marissal/La Presse 6/3
8	Le journal de Lisée. 18 mois de pouvoir...	Jean-François Lisée/Rogers 5/4
9	Tenir tête	Gabriel Nadeau-Dubois/Lux -/1
10	Légendes pédagogiques	Normand Baillargeon/Poètes de brousse -/1

Essais étrangers		
1	Le grand mythe du cholestérol	Stephen T. Sinatra/Édito 1/8
2	Y a-t-il un grand architecte dans l'univers?	Stephen Hawking/Odile Jacob 2/2
3	Sœurs volées	Emmanuelle Walter/Lux -/1
4	La chair interdite	Diane Ducret/Albin Michel 6/2
5	Guerriers de l'impossible. L'argent, les armes...	Samantha Nutt/Boréal 3/6
6	Nouvelles guerres. L'état du monde 2015	Collectif/La Découverte 1/7
7	Le capital au XXI ^e siècle	Thomas Piketty/Seuil 10/28
8	Les âmes blessées	Boris Cyrulnik/Odile Jacob 4/4
9	Plaidoyer pour les animaux	Mathieu Ricard/Alary éditions 9/7
10	Le vrai lieu. Entretien avec Michelle Porte	Annie Ernaux/Michelle Porte/Gallimard -/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

MÉLANIE GÉLINAS

Neurotica

«*Terriblement puissant. [...] Bien plus qu'un sombre portrait de la maladie mentale, ce récit rend hommage avant tout à l'amour inconditionnel d'une fille pour sa mère.*»

Laila Maalouf, *La Presse+*

LEMEAC

Société de développement des entreprises culturelles Québec

514 524-5558 lemeac@lemeac.com

LITTÉRATURE

JACQUES DERRIDA

La pensée toujours au travail

Depuis la disparition de Jacques Derrida, d'importantes publications continuent de faire connaître ses écrits, inédits ou introuvables. Ginette Michaud contribue à cet hommage au philosophe, dont la pensée féconde confronte la scène, souvent désastreuse, du monde.

GUYLAINE MASSOUTRE

Il y a dix ans, le 8 octobre 2004 exactement, mourait Jacques Derrida, laissant un héritage colossal. Il était né en 1930, dans un faubourg d'Alger, et deviendrait très lu, traduit et enseigné, notamment dans les universités américaines après 1968, pour sa pensée critique appelée « la déconstruction ».

Fondée sur des concepts d'émancipation et de justice — un terme qu'il entendait, après Emmanuel Levinas, comme la reconnaissance de l'autre —, sa pensée est devenue synonyme d'une cause, comme la révolution le fut en d'autres temps : accompagner lucidement la transformation de l'espace public, du droit, de la science ou de l'art, aussi bien que des événements politiques au retentissement international.

Parce qu'il démonta les contradictions qui traversaient les pensées de notre temps, la professeure de l'Université de Montréal Ginette Michaud, coprésidente d'éditer ses séminaires, a titré son dernier essai, *Jacques Derrida. L'art du contre-temps*. Elle pointe par là comment Derrida décolla le temps de lui-même, dévoilant le présent de sa dite unicité (sa substance, son immédiateté close) pour agrandir son espace.

Il a fait entendre l'inactuel, le spectral, une disjonction anachronique où des scènes imprévisibles résonnent par anticipation ou dans l'après-coup. Même en ce qui concerne Dieu, il a donné des mots d'une présence intérieure qui donne accès à quelque chose de l'ordre du secret. Dans son face-à-face avec l'art, il obéit à l'in-



JOËL ROBINE AGENCE FRANCE-PRESSE

Le père de la déconstruction ne séparait pas littérature et philosophie.

jonction « tais-toi et parle », outrepassant le geste d'art sans le domestiquer. Déchiffrement incessant, appel d'une pensée dépouillée, déplacement de « l'impossible » : à cette tâche, Derrida vouait la pensée, et c'est ce déploiement qui nous le fait aimer.

L'à-venir derridien

Il ne séparait pas littérature et philosophie : il inventait sans cesse. De l'idée d'une justice inaccessible, en raison de l'altérité qu'on porte même en soi, il a permis que la philosophie débordât de son domaine. Il l'ouvrit à l'à-venir, « ce qui s'annonce comme une promesse et excède la modalité du présent ». Un exemple : « *Justices* », inédit qui ouvre le collectif magistral que Danielle Cohen-Levinas et Michaud publient à Paris, unit aux essentiels Jean-Luc Nancy, René Major, Georges Leroux, J. Hillis Miller, J.-M. Rabaté et M. Calle-Gruber,

pour en réamorcer la lecture dans une chaîne de substitutions possibles.

Ainsi vont 28 articles de ce collectif, *Appels de Jacques Derrida*, qui soulignent son originalité, biais d'appropriation vivifiante qui concerne le politique, la sphère théologique, l'Algérie, le nom, l'amitié, la « différance », le temps, l'exil, l'animal, les arts, la littérature, la loi, la langue, la traduction, autrui et, vers la fin de sa vie, la guerre. Quoi faire ? Il a posé cette question une fois rompues les évidences, et chacun y retrace en un chapitre comment il a donné des réponses nuancées, déconcertantes de prime abord.

En politique, il eut des engagements variés, « ceux d'un philosophe », écrit Michaud, entendant que ses principes, « l'exigence absolue de justice dressée contre les hiérarchies, les dominations, les exploitations, contre les différences imposées et manipulées », et l'exigence de refonder les lois de la cité ne le conduisirent pas à déclarer une quelconque souveraineté du sujet, tant il le tenait pour soumis à la sphère du fantasme. Bel exemple, que sa réserve sur la « perestroïka », lors de son voyage à Moscou en 1990, analysé par G. Leroux. Il voyait dans ce qui arrive la nécessité d'être surpris : il a ainsi élu l'hospitalité, le don, l'exposition vulnérable à la venue de l'autre, sans négliger ce qui nous menace.

Dissémination

La philosophie est nécessaire, dès l'enfance, disait-il, l'exerçant dans plusieurs directions et registres. Qu'il soit question de vivre ou de mourir, il y a toujours un seuil où se tenir, voir et dire. Il repensa le temps, en termes de venue et de départ, disséminant sa

pensée féconde du côté littéraire, artistique, philosophique ou poétique, les unissant comme dans *Glas* (Galilée) où, entre Hegel et Genet, il engagea une force pulsionnelle nietzschéenne qui les fit relire à neuf.

Qu'il soit question d'animalité, de silence, de cri, d'écriture, d'affabulation, de trace, de transmission, de mémoire ou d'acte, il a fait cheminer sa pensée vers le monde. Son écriture, qui incluait la mémoire des bibliothèques, réfléchissait aussi, inversement, sur la tradition historique, sociale, pulsionnelle, fantasmatique inscrite dans les livres. Il a réuni ces croisements dans *Politiques de l'amitié* (Galilée, 1994).

A cette œuvre immense, *Appels de Jacques Derrida* répond qu'il y a un Derrida à venir. A tort, on l'a dit illisible ; c'était le risque de sa proximité avec tous les arts, cet appel du mystère dans ses textes poétiques, intellectuellement et psychiquement puissants. Aux sujets graves, il répondait avec rigueur, admirant Celan, traitant Heidegger avec méticulosité. Sa survivance tient à ses dizaines de livres, mais aussi à sa lecture de ses devanciers.

Collaboratrice
Le Devoir

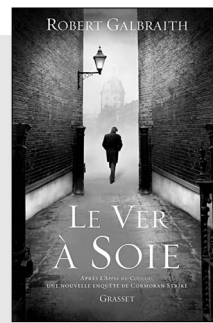
JACQUES DERRIDA

L'ART DU CONTRETEMPS
Ginette Michaud
Nota bene
Montréal, 2014, 376 pages

APPELS DE JACQUES DERRIDA

Textes réunis et présentés par
Danielle Cohen-Levinas
et Ginette Michaud
Hermann
Paris, 2014, 657 pages

LA VITRINE



POLAR

LE VER À SOIE
Robert Galbraith
Traduit de l'anglais
par Florianne Vidal
Grasset
Paris, 2014, 568 pages

Depuis que Cormoran Strike a résolu « l'affaire du mannequin », son bureau est fort occupé ; il est tellement pris, en fait, qu'il songe de plus en plus à faire de sa secrétaire, Robin, son associée. Puis voilà que surgit une étrange affaire qui va rapidement reléguer toutes les autres au deuxième plan : Cormoran découvre le corps mutilé d'un écrivain célèbre disparu depuis quelque temps. La police accuse sa femme, mais la mise en scène du meurtre fait comprendre au détective qu'elle n'a rien à y voir et que le tueur est plutôt du milieu littéraire. L'enquête sera compliquée et donnera lieu à une étonnante galerie de personnages tirés du monde de l'édition londonien. Personne ne sait dessiner des personnages ou tirer les fils d'une histoire comme J. K. Rowling — qui écrit son deuxième roman sous le pseudonyme de Galbraith —, et Cormoran est un héros crédible, aussi solide que vulnérable. Mais on s'ennuie quand même un peu de l'invention permanente qui caractérisait le cycle Harry Potter...

Michel Bélaïr

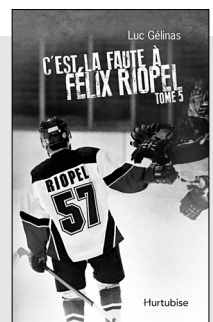


ROMAN

COMMENT JE SUIS DEVENU UN OISEAU
Paul Ardenne
Le Passage
Paris, 2014, 285 pages

Étrange objet, qu'on pourrait croire écrit par Paul Éluard. Ou par une voix intérieure, prêtée au mémorable Nicolas Cage dans le film d'Alan Parker *Birdy*, en 1984. Il est complètement dingue, ce narrateur qui prétend être « né oiseau ». Être enfermé humain dans un corps qui n'est pas le sien. Ça pourrait être agaçant, ou drôle durant quelques pages. Mais sur la longue distance, c'est dérangeant, cette « oisèité » : Paul Ardenne revendique ce désir de métamorphose, l'ayant intensément vécu enfant. Le roman de ce critique d'art et muséologue aguerri se penche sur cet amour libre et naturel, hors conventions, irrationnel, imprévisible. Qu'arrive-t-il à qui ne veut pas se conformer à son destin biologique, organique et humain ? Réponse originale, intéressant symptôme, fantastique, mais tout à fait psychique, assurément.

Guylaine Massoutre

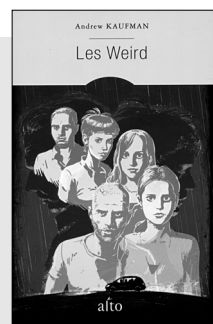


ROMAN ADO

C'EST LA FAUTE À FÉLIX RIOPEL
Luc Gélinas
Hurtubise
Montréal, 2014, 240 pages

Cinquième et dernier tome de la populaire série *C'est la faute à...*, ce roman sportif amène le jeune hockeyeur Félix Riopel aux portes de la Ligue nationale de hockey. Capitaine de l'Océanic de Rimouski dans la LHJMQ, Riopel, 19 ans, participe au Championnat mondial de hockey junior, en Russie, avant de signer son premier contrat chez les pros, avec les Kings de Los Angeles. Il faut beaucoup aimer le hockey pour apprécier ce roman. Journaliste à RDS, Gélinas adore ce sport et n'a pas de perspective critique sur son versant compétitif et professionnel. Sorte de *Lance et compte* pour ados, son roman multiplie les descriptions de matchs, reproduit les clichés du monde du hockey et agrémenté sa trame sportive d'une idylle entre son héros et une princesse russe ainsi que de quelques petits drames privés. Le tout manque de charme stylistique et d'originalité, mais le lecteur amateur de hockey (j'en suis) se laisse néanmoins prendre par l'atmosphère d'arène qui règne en ces pages.

Louis Cornellier



LITTÉRATURE CANADIENNE

LES WEIRD
Andrew Kaufman
Traduit de l'anglais
par Nicolas Dickner
Alto
Québec, 2014, 368 pages

Les cinq enfants Weirid — Angie, Lucy, Kent, Richard et la rousse Abba — ont chacun reçu de leur grand-mère à leur naissance un don. Angie pardonne tout, instantanément, par exemple, alors que Lucy ne se perd jamais. Mais ces dons finissent par modeler tellement leurs vies qu'ils en viennent à ressembler fort à des malédictions. Sentant sa mort venir, la grand-mère veut réunir ses petits-enfants, dispersés aux quatre vents, afin de lever le sort. Cette tentative de réunion de famille bigarrée, car chaque membre est plus coloré que l'autre, devient forcément pour la fratrie Weirid une quête familiale. Peut-on sortir la mère de la folie dans laquelle elle a sombré lors de la disparition du père ? Ce père dont on n'a jamais vu le corps est-il vraiment décédé ? Peut-on, frères et sœurs, se retrouver ? Fable ludique de l'auteur de *Tous mes amis sont des superhéros* et de *Minuscule* (Alto), cette fiction pop rebondit sur un humour maîtrisé et très bien traduit par Nicolas Dickner — tiens, il traduit, lui ? On pourra trouver la finale poussée côté pathos, attendue, et la morale appuyée. N'en demeure pas moins que ce livre se lit tout seul, souriant aux lèvres.

Catherine Lalonde

Parutions récentes

La commémoration de la mort de Jacques Derrida fait fleurir un bouquet de publications. Quelques titres.

Heidegger : la question de l'Être et l'Histoire, Jacques Derrida, Galilée, 2013. Lecture critique passionnante de Heidegger et un des premiers cours de Derrida.

Penser à ne pas voir. Écrits sur les arts du visible, 1979-2004, Jacques Derrida, édité par Ginette Michaud, Joana Masó et Javier Bassas, La Différence, 2013. Plus de vingt ans de réflexion sur

l'art, hantée par la compréhension du visible.

Le dernier des Juifs, Jacques Derrida, Galilée, 2014.

Les yeux de la langue, Jacques Derrida, Galilée, 2012.

Histoire du mensonge. Prolégomènes, Jacques Derrida, Galilée, 2012. Comment se raconte l'événement historique.

Pardoner. L'impardonnable et l'imprescriptible, Jacques Derrida, Galilée, 2012.

Séminaire La peine de mort, Jacques Derrida, Galilée, 2012.

NATALIE JEAN

Le vent dans le dos

« À coups de phrases ciselées et pleines d'écho, patientes et sans lourdeurs, Natalie Jean se donne une véritable voix, capable d'exprimer autant la force calme que l'émotion. »

Christian Desmeules, *Le Devoir*

514 524-5558 lemeac@lemeac.com

Société de développement des entreprises culturelles Québec

olivieri

Librairie & Bistro

Au cœur de la société

Mercredi 3 décembre
à 18 h

Causerie

À l'occasion de la parution du livre

Réflexions sur l'université

Le devoir de vigilance d'Ethel Groffier

Presses de l'Université Laval

L'université est-elle une des rares institutions encore suffisamment indépendante pour s'opposer au capitalisme sauvage et tenter de ramener la société au souci du bien commun ?

Avec

Ethel Groffier,
Georges Leroux

et

Gabriel Nadeau-Dubois

Réservation obligatoire
RSVP : 514 739-3639
Bistro : 514 739-3303
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

LIVRES

La pêche aux choses envolées



« Si l'académie [Nobel] décide un jour de distinguer un marxiste fréquentable, écrivais-je le printemps dernier, *Sepulveda*, avec son profil plus politique que littéraire, pourrait faire l'affaire. » J'oubliais Jose Saramago, couronné en 1998. Marxiste lui aussi, mais avec un profil plus littéraire que politique, je dirais, et tellement fréquentable qu'une légende le fait débarquer au Festival international de poésie de Trois-Rivières et en repartir avec une demoiselle du boutte.

Saramago avait 84 ans lorsque parurent, en 2006, ces mémoires d'une enfance portugaise dans l'entre-deux-guerres, comme on continue de qualifier la fragile trêve de vingt ans qui s'intercala, à la manière d'une pause publicitaire, au milieu du massacre général qu'a été la première moitié du vingtième siècle. Saramago a d'abord songé, dit-il, à intituler ses souvenirs « Le livre des tentations », l'ambition du projet initial lui ayant été inspirée par le saint Antoine halluciné que peignit Jérôme Bosch: « [...] montrer que la sainteté, cette manifestation "tératologique" de l'esprit humain, capable de subvertir notre animalité permanente et apparemment indestructible, perturbe la nature, la plonge dans la confusion et la désoriente. [Elle fait] se lever des profondeurs toutes les forces, [...] les monstres du cerveau et les idées sublimes qu'il engendre, la luxure et les cauchemars, tous les désirs secrets et tous les péchés manifestes. »

Peut-être que l'écrivain, se retournant à sept décennies de distance sur l'enfant qu'il fut, et même s'il reconnaît avoir alors été « poursuivi par les plus horribles épouvantes de la nuit », n'aura rien trouvé, ou si peu, dans cet humble passé, cet environnement pauvre et fabuleux d'un village d'éleveurs de cochons près des rives du Tage, qui puisse justifier la morbide comparaison avec les grotesques outrances de Bosch. Tentations il y eut pourtant, et très tôt: « Tu veux venir avec moi? », lance au gamin de 12 ans une grasse prostituée « lasse et indifférente », embusquée sur le chemin du cinéma local. « S'il est vrai que certaines des fantasmagories boschiennes semblent exclure toute possibilité d'une quelconque comparaison entre le saint et l'enfant, ce sera uniquement parce que nous ne nous souvenons plus ou nous ne voulons pas nous souvenir de ce qui se passait alors dans notre tête. »

L'invention des souvenirs

Saramago, lui, veut se souvenir. Et il y arrive merveilleusement bien, dans une langue somptueuse qui, du confluent du Tage et de l'Almonda — la rivière de son enfance, et, ici, plaignons les enfants qui grandissent loin des rivières et de leurs aventures —, semble couler de source jusque dans cette mélodieuse et magnifique traduction de Geneviève Leibrich. Le petit mécréant qui, pour commencer à vraiment s'épanouir comme écrivain, devra attendre la cinquan-



La tentation de saint Antoine, Jérôme Bosch, entre 1500 et 1525. Inspirée par la vision qu'a Bosch de saint Antoine, Saramago a d'abord songé à intituler ses mémoires « Le livre des tentations ».

taine d'années et la Révolution des œillets de 1974, se révèle un mémorialiste scrupuleux. Sa reconstruction s'avance en tenant la bride haute à l'imagination, comme d'autres surveillent leurs arrières. Pleinement assumé, un certain flou de la remémoration lui semble préférable à la licence de l'invention comme aux recherches documentaires d'une plus grande précision.

« Le déménagement rue Carlos Ribeiro eut sans doute lieu en 1938 ou peut-être en 1937. A moins que ma mémoire encore fiable ne laisse remonter à la surface de nouvelles références et d'autres dates, il m'est difficile, pour ne pas dire impossible, de situer certains événements dans le temps... » Il se méfie aussi des facultés créatrices mises en branle par le récit. « Je me demande parfois si certains souvenirs m'appartiennent vraiment, s'il ne s'agit pas plutôt de faux souvenirs d'épisodes dont j'aurais été l'acteur inconscient et dont j'aurais seulement eu connaissance plus tard et qui m'ont été racontés par des personnes qui y auraient assisté, si tant est qu'elles ne les aient pas rapportés elles aussi par ouï-dire. » Parfois l'histoire avec ou sans majuscule se fabrique ainsi, au carrefour du raconter et de la capacité de transmutation inhérente à la mémoire individuelle.

Saramago encore: « Très souvent nous oublions ce que

nous aimerions pouvoir nous rappeler, d'autres fois, récurrentes, obsédantes, réagissant à la moindre stimulation, des images nous viennent du passé, des paroles isolées, des fulgurances, des illuminations, et elles n'ont pas d'explication, mais elles sont là. »

Premières amours

Deux de ces images, une photo et une caricature, glanées dans les journaux à l'âge de dix ans, le suivront toute sa vie: « celle d'un Dolfuss [chancelier d'Autriche] souriant en regardant défiler les troupes, peut-être déjà condamné à mort par Hitler, [et] celle de la main de fer de Salazar cachée sous la douceur d'un velours hypocrite ». Ce Salazar avec sa poigne de velours dans un gant de fer plaisait beaucoup à nos curés, les mêmes qui, quelques années plus tard, obligeraient les écoliers de la génération de ma mère à s'agenouiller et à prier pour le bon général Franco et le bon maréchal Pétain.

Mais la politique, ici, est reléguée au vaste arrière-plan constitué par l'avenir presque vierge, par ce siècle à peine entamé qui s'étend devant la vie, l'ouvrage préférant s'attarder à l'âge où les champs de manœuvre de la conscience ont encore les dimensions d'un bois, d'une berge embroussaillée, d'une friche inculte. « La pêche ne fut jamais mon fort. [...] Avec pour conséquence que

mes prises se réduisirent toujours à quelques stromatées, de rares barbeaux et fort petits, et de longues heures passées en vain (qui n'étaient nullement vaines car sans que je m'en rendisse compte, je "pêchais" des choses qui à l'avenir ne s'avèreraient pas moins importantes pour moi, des images, des odeurs, des bruits, des vents, des sensations). » Précieux butin en forme de petits bonheurs.

Le récit du premier rendez-vous amoureux est à couper le souffle de beauté. Après l'avoir quittée, il trompe sa faim avec un morceau de pain de maïs moisi, puis s'écroule de sommeil au fond d'une cabane. « Lorsque je me réveillai à la première clarté de l'aube et sortis en me frottant les yeux dans une brume lumineuse, [...] je fus pris de la sensation, si j'ai bonne mémoire, si je ne suis pas en train de l'inventer maintenant, que je venais enfin de finir de naître. Il était temps. »

MÉNUS SOUVENIRS

Jose Saramago
Traduit du portugais par Geneviève Leibrich
Seuil
Paris, 2014, 143 pages

D Regarder Le documentaire de Miguel Conçalves *José y Pilar* (en portugais, sous-titré en anglais) à ledevoir.com/livres

CLASSIQUE

SUITE DE LA PAGE F 1

morale et sexuelle des collégiens fait aussi l'objet d'études très neuves sur la fraternité masculine et la construction d'un idéal de virilité.

Parmi les constats importants de ces recherches, il faut noter la durée variable des études. Certaines années, plus de 90% des élèves ne terminaient pas le parcours idéal de huit années. Dans son étude sur le collège de Montréal, Olivier Hubert conclut qu'il convient de parler de filières ou de classes plutôt que de « cours classique ». La proportion des élèves qui a vécu le modèle idéalisé a beaucoup varié. Un autre constat concerne la critique du modèle des « humanités ».

Les conflits importants entre les œuvres des frères, soucieux de formations utiles, et les défenseurs du collège traditionnel sont ici documentés par un travail d'archives passionnant: honnête homme ou homme pratique? C'est l'axe du débat analysé par Louise Bienvenue. On lira cette étude avec attention: elle nous montre des familles dressées contre l'autoritarisme clérical, dans des milieux où le « vrai homme » n'était pas le lecteur de Cicéron! Il est donc question ici de mettre en œuvre une histoire sociale des collèges, pour y saisir autant le rôle confié aux humanités dans la construction des nouvelles élites que la nécessité de maintenir une formation adaptée aux requêtes du travail et la relève du patriotisme canadien-français.

A bien des égards, ce livre permet de renouveler en le complétant l'ouvrage classique de Claude Galarneau, *Les collèges classiques au Canada français (1620-1970)* (Fides, 1978), et il entre en résonance avec les riches travaux de Claude Corbo dans *La mé-*

« Faut-il hermétiquement fermer les huis ou laisser pénétrer le vent? »

Extrait de *Le collège classique pour garçons*

moire du cours classique et *Les jésuites québécois* (Logiques, 2000 et Septentrion, 2004).

Alors que s'amorce au Québec, dans la foulée d'un rapport déposé en juin 2014 sur l'offre de formation dans les cégeps, un nouveau débat sur la formation générale et la place de la culture dans l'éducation des collégiens, la lecture de ces études apportera une perspective historique essentielle sur l'évolution des finalités de l'éducation post-secondaire. Faut-il recréer des filières séparées pour les futurs techniciens ou ne faut-il pas lutter pour conserver pour tous un programme ouvert sur la réflexion et la culture? L'histoire de la démocratisation des collèges, une histoire impulsée par le rapport Parent qui les instituait, le montre sans ambiguïté: dans le contexte d'une philosophie civique de l'éducation, il serait malheureux de produire de nouvelles exclusions en recréant l'élitisme de robe du passé.

Collaborateur
Le Devoir

LE COLLÈGE CLASSIQUE POUR GARÇONS ÉTUDES HISTORIQUES SUR UNE INSTITUTION QUÉBÉCOISE DISPARUE

Louise Bienvenue, Olivier Hubert et Christine Hudon
Fides
Montréal, 2014, 416 pages

STÉPHANIE PELLETIER

LEMÉAC

Dagaz

« [...] *Dagaz* est un roman ambitieux, d'une écriture fine et maîtrisée, qui nous entraîne sur les berges houleuses de Saint-Laurent. Dans un hymne à la nature et à la dualité qui se trouve en chacune des femmes, Stéphanie Pelletier prouve que l'écriture du roman lui sied aussi bien que celle des nouvelles. »

Josée-Anne Paradis, *Les libraires*

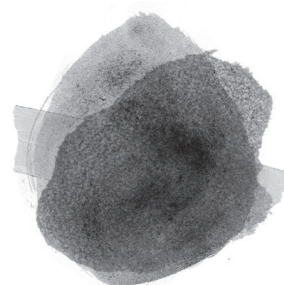
514 524-5558 lemeac@lemeac.com

Société de développement des entreprises culturelles Québec

Félicitations à
Jonathan Charette
pour son recueil
Je parle arme blanche

lauréat de la première édition du
Prix de poésie des collégiens

« aux enfants j'apprends
à saigner le vocabulaire »



Les Rendez-vous POÉTIQUES

Ville frontière ville fantôme ville minière ville-dortoir

Lecture-performance
Avec le poète **Louis-Philippe Roy**
Mise en scène : **Pierre-Luc Landry**
Musique et habillage sonore :
Stefania Becheanu
1^{er} décembre à 17 h
Université d'Ottawa —
Studio Léonard-Beaulne
135, rue Séraphin-Marion, Ottawa
Entrée libre

Anthologie diasporique

Lecture-performance
Montage textuel, conception
et mise en scène :
Gabriel Robichaud
Avec environnement sonore de
Marcel Aymard
3 décembre à 18 h
La petite marche —
restaurant bar
5035, rue Saint-Denis, Montréal
Entrée libre

Là d'où je viens Darling!

Lecture-performance
Avec les poètes : **Danielle Fournier**,
Violaine Forest (directrice
artistique), **Guy Jean**, **Étienne**
Lalonde, **Stéphanie Filion**, **Laure**
Morali et **Louis-Philippe Hébert**
5 décembre à 17 h
Université d'Ottawa —
Studio Léonard-Beaulne
135, rue Séraphin-Marion, Ottawa
Entrée libre

ESSAIS

Le christianisme musclé de Gregory Baum

Depuis 50 ans, les théologiens québécois sont engagés dans la lutte pour la justice

LOUIS CORNELIER



On pouvait-on lire, au fronton de l'Académie, l'école où professait Platon: «*Que nul n'entre ici s'il n'est géomètre*». Que nul n'entre ici s'il méprise le catholicisme, s'il honnit la foi et, par conséquent, tient la théologie pour une fumisterie, aurais-je envie d'écrire en épigraphe à cette chronique.

L'essai dont elle traitera, en effet, est un brillant hommage à la théologie catholique québécoise telle qu'elle se pratique depuis la Révolution tranquille. Son auteur, Gregory Baum, n'hésite pas à écrire, par exemple, «*que le combat pour la liberté et la paix n'est pas une entreprise prométhéenne, mais une réponse à un appel divin*». Aussi, que les mécréants satisfaits soient prévenus: ils seront, dans les pages de ce livre et les lignes qui suivent, en territoire étranger.

Qu'on ne s'y trompe pas, cependant: les grenouilles de bénitiers, les cathos peinarads qui trouvent que le nouveau pape est trop progressiste et que le regretté Raymond Gravel était trop audacieux se retrouveront eux aussi, dans ce qui suit, en territoire hostile.

La théologie que présente et salue Baum dans *Vérité et pertinence* est celle qui puise dans la foi en Dieu et dans l'exemple de Jésus les raisons des combats pour la justice sociale, l'égalité entre les hommes et les femmes et la préservation de l'environnement. «*Dans le monde d'aujourd'hui*, écrit l'essayiste, *Jésus-Christ ne nous invite pas au repos, mais à une sainte fébrilité*». Tout ce livre, admirable et passionnant, chante une théologie québécoise francophone contemporaine qui se veut une invitation à se tenir debout face à ce qui entrave la liberté et la dignité humaines.

Héritage et projet

Théologien anglo-québécois d'origine allemande, Gregory Baum, 91 ans cette année et militant de Québec solidaire, a enseigné à l'Université de Toronto et à l'Université McGill. Son livre, écrit en anglais et paru dans cette langue chez McGill-Queen's University Press il y a quelques mois, visait d'abord à faire connaître au public anglophone l'évolution récente de la réflexion catholique du Québec francophone. Or, cette dernière est si peu connue par les francophones eux-mêmes que la traduction



Gregory Baum, 91 ans, est théologien et militant de Québec solidaire.

française de l'ouvrage, réalisée par Richard Dubois, s'imposait.

Avec la Révolution tranquille, rappelle Baum, les québécois veulent «*se montrer à la hauteur de la modernité et demeurer, envers et contre tout, une société distincte*». Les théologiens seront de la partie, inspirés en cela par le concile Vatican II, auquel Baum a participé à titre d'expert, dont l'esprit d'ouverture s'accorde avec l'élan de la Révolution tranquille.

En 1971, la commission Dumont, mise sur pied trois ans plus tôt par les évêques québécois afin de nourrir le dialogue entre l'Église et ce Québec nouveau, reconnaît que ce dernier est devenu laïque et pluraliste. Le rapport, qui insiste sur les notions d'héritage et de projet, lance un appel en faveur de la démocratisation de l'Église, d'un partage des responsabilités entre les laïcs et les religieux dans ses rangs et d'une reconnaissance de la dissidence en Église. À l'heure où, au Québec, le catholicisme culturel, c'est-à-dire d'habitude, décline, les théologiens retrouvent, eux, une ferveur croyante et militante d'une rare intensité.

Dumont et Grand'Maison

Baum consacre de belles pages à la pensée théologique de Fernand Dumont, auteur du rapport du même nom, qui considère la foi comme «*une*

donnée anthropologique universelle qui guide l'être humain vers une transcendance sans nom», tout en demeurant habitée par le doute. Pour Dumont, cependant, cette transcendance a un nom, c'est le Dieu de la Bible. Le rencontrer, par le Fils, transforme le cœur et la conscience humaine.

Dans cette expérience, la doctrine, ou la vérité, vaut, mais ne suffit pas. «*Les vérités ne peuvent élever ou transformer les sujets qui les rencontrent sans un élan de l'âme et du cœur, sans une adhésion subjective*», écrit Jean-Philippe Warren, en préface, pour expliquer la notion de pertinence. S'il vivait ce renouveau catholique comme une grâce, Dumont, toutefois, ne manquait pas de déplorer son épuisement rapide dans un Québec de plus en plus individualiste, utilitariste et capitaliste.

Plus pasteur et prophète que savant, Jacques Grand'Maison affirme, dès 1965, que «*croire en Jésus et à son enseignement fait du chrétien un témoin qui s'engage à promouvoir justice et solidarité partout dans le monde*». S'il ne répond pas aux angoisses et aux questions concrètes des croyants, l'Évangile, clame-t-il, perd sa pertinence.

Il y a, dans ce monde, des

péchés personnels, mais aussi des péchés structurels qu'il faut combattre, déclare Grand'Maison. Se désresponsabiliser devant un système injuste n'est pas digne d'un catholique. En 1987, les évêques canadiens écrivent, dans le même sens, que «*ce combat pour la justice n'est donc pas pour les chrétiens un choix qui leur serait offert. Il fait partie intégrante de l'annonce de l'Évangile au monde*».

Pour désigner cette foi militante d'abord engagée dans ce monde, les anglicans, au XIX^e siècle, parlaient d'un «*christianisme musclé*». Baum, et presque tous les théologiens et théologiennes qu'il présente, cultive cette foi agissante, en insistant pour dire que leur élan provient «*de l'action d'une grâce salvatrice*». Qu'on le sache: le christianisme bien compris n'est pas une thérapie et la gauche, au Québec, est parfois catholique.

Sur Twitter: @louiscornelier

VÉRITÉ ET PERTINENCE
UN REGARD SUR LA THÉOLOGIE CATHOLIQUE AU QUÉBEC DEPUIS LA RÉVOLUTION TRANQUILLE

Gregory Baum
Traduit de l'anglais
par Richard Dubois
Fides
Montréal, 2014, 336 pages

Orwell, l'indépendant

MICHEL LAPIERRE

Pour comprendre toute la portée de la satire politique dans *La ferme des animaux* et *1984* (Folio), les deux grands romans de George Orwell (1903-1950), *Une vie en lettres*, choix commenté de sa correspondance que l'on vient de traduire en français, est indispensable. A cause du choc que fut pour l'écrivain britannique sa participation en 1936-1937 à la guerre d'Espagne, capitalisme, fascisme et communisme se ressemblent étonnamment dans l'horreur.

À partir d'environ 1700 lettres conservées d'Orwell, Peter Davison, éditeur de ses œuvres complètes en anglais (20 volumes, plus un supplément), a choisi 269 d'entre elles de manière à reconstituer le parcours de l'écrivain, de sa naissance à sa mort.

Né au Bengale d'une famille anglaise liée à l'expérience coloniale, Orwell, après avoir grandi en Angleterre, gagne une autre possession britannique, la Birmanie, pour y être, de 1922 à 1927, officier de la police impériale. Ce qui lui permet en 1937, après avoir combattu en Espagne le fascisme de Franco aux côtés des républicains, de soutenir que le colonialisme anglais en Asie «*n'est pas meilleur que le fascisme allemand, bien qu'en apparence il semble moins gênant*».

Tous de droite

Maelstrom des idéologies politiques, la guerre civile espagnole révèle à Orwell, militant de gauche venu prêter main-forte à une formation marxiste dissidente, chez les républicains en Catalogne, que «*le fascisme n'est qu'un développement du capitalisme*» et que «*la plus modérée des soi-disant démocraties est capable de se transformer en fas-*

cisme en cas de crise». La découverte s'élargit encore.

Orwell écrit: «*Le trait le plus grotesque, que très peu de gens ont saisi en dehors de l'Espagne, est que les communistes étaient plus à droite que tous les autres, et qu'ils étaient encore plus désireux que les libéraux de pourchasser les révolutionnaires*». Il leur reproche de rejeter les milices ouvrières «*où tous les grades recevaient le même salaire*» pour les remplacer par une armée où règne l'inégalité criante comme dans «*le système bourgeois*».

Sa satire romanesque des régimes totalitaires ne devra pas être interprétée comme une critique de l'égalitarisme mais comme le désaveu des systèmes politiques à parti unique où l'on ne tolère pas l'opposition. Pour combattre ces systèmes, le réalisme pousse Orwell à dévaloriser Tolstoï ou Gandhi qui, malgré leurs idées généreuses, n'ont pas été, à ses yeux, à l'abri du «*culte de la personnalité*» dont ils pouvaient être l'objet.

La militante Jennie Lee, compagne du ministre travailliste britannique Aneurin Bevan, a dit de l'écrivain: «*Il n'était pas seulement socialiste, mais aussi profondément libéral. Il détestait l'imposition d'une discipline partout où il en trouvait, même dans les rangs socialistes*». Il n'y a guère de meilleur portrait d'Orwell, cet être souvent insaisissable.

Collaborateur
Le Devoir

UNE VIE EN LETTRES
CORRESPONDANCE (1903-1950)

George Orwell
Traduit de l'anglais
par Bernard Hæpffner
Agone
Marseille, 2014, 672 pages



Photo non datée de l'auteur de 1984, George Orwell

Lytta Basset en conférence

LYTTA BASSET

Oser la bienveillance



BASSET

Albin Michel

Rencontre organisée par

Lundi 1^{er} décembre 19 h 30

Coût : 15 \$



2653 Masson (2^e avenue) Montréal, Qc,
514 849-3585
www.librairies.paulines.qc.ca

olivieri
Librairie & Bistro

Au cœur de la littérature

Mardi 2 décembre
à 19 heures

CRILCQ
CENTRE DE RECHERCHE
INTERUNIVERSITAIRE
SUR LA LITTÉRATURE ET LA
CULTURE QUÉBÉCOISES

Entrée libre/réservation obligatoire
RSVP : 514.739.3639
Bistro : 514.739.3303
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

Rencontre du CRILCQ

Dessiner la carte
du monde

Causerie avec

Geneviève Pettersen

Geneviève Pettersen est l'auteure de *La déesse des mouches à feu* (Le Quartanier), premier roman portant sur l'adolescence d'une jeune saguenéenne dans les années 1990. Elle se consacre depuis 2011 à l'écriture d'un blogue sous le pseudonyme de *Madame Chose*. C'est d'ailleurs sous ce pseudonyme qu'elle publiait récemment *Vie et mort du couple – du dating au divorce* (Éditions La Presse).

Animée par

Martine-Emmanuelle
Lapointe

FRANÇOIS
GILBERT



LEMEAC



La maison
d'une autre

Liste préliminaire des
Prix des libraires du Québec 2015

« Un récit intimiste servi par une plume fluide, sur le pont que chacun d'entre nous traverse, un jour ou l'autre, à la recherche de son ego. Gilbert est ici d'une justesse sublime, et c'est avec un plaisir quasi hypnotique qu'on emprunte ses sentiers sinueux. »

Chantal Fontaine, *Les libraires*

514 524-5558 lemeac@lemeac.com

Société
de développement
des entreprises
culturelles
Québec